



AYÒBÁMI ADÉBÁYÒ
AU TEMPS DES DAMNÉS
ET DES BÉNIS

ROMAN




CHARLESTON

AYÒBÁMI ADÉBÁYÒ AU TEMPS DES DAMNÉS ET DES BÉNIS

Eniqlá, 16 ans, ressemble déjà à un homme. Depuis que son père a perdu son emploi, il tente de subvenir aux besoins de sa famille et passe ses journées à faire des courses pour l'atelier de couture local, à collectionner les journaux, à mendier quand il le faut, tout en rêvant d'un avenir meilleur.

Fille d'une riche famille, Wúraqlá évolue quant à elle dans une sphère privilégiée. À 28 ans, cette jeune médecin espère enfin contenter ses parents en épousant le fils d'un politicien en pleine ascension.

En apparence, les vies d'Eniqlá et Wúraqlá sont diamétralement opposées, mais un jour, alors que des violences éclatent à travers le pays, leurs trajectoires vont entrer en collision.

Un puissant conte nigérian moderne dans lequel Ayòbámi Adébáyò met en lumière le fossé entre les pauvres et les nantis... et la force de notre humanité commune.

« UNE HISTOIRE ÉBLOUISSANTE DU NIGÉRIA
D'AUJOURD'HUI DANS LA LIGNÉE
DES GRANDES ŒUVRES DE CHINUA ACHEBE
ET CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE. »

The New York Times

Traduit de l'anglais par Virginie Buhl

ISBN: 978-2-36812-960-9



9 782368 129609

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Illustration : © Arcangel Images




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

AU TEMPS
DES DAMNÉS
ET DES BÉNIS

De la même autrice :

Reste avec moi, Charleston, 2019 ; *J'ai Lu*, 2020

Titre original : *A Spell of Good Things*

© Ayòbámi Adébáyò 2023

Publié avec l'accord de Canongate Books Ltd, 14 High Street, Edinburgh
EH1 1TE

Traduit de l'anglais par Virginie Buhl

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-36812-960-9

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Ayòbámi Adébáyò

AU TEMPS
DES DAMNÉS
ET DES BÉNIS

Roman

Traduit de l'anglais par Virginie Buhl


CHARLESTON

*À JolaaJésù.
Ma sœur chérie,
merci de m'avoir offert une amitié si précieuse.*

LIEN DE PARENTÉ

*Quand un éléphant marche sur un affleurement rocheux,
On ne voit pas ses empreintes.*

*Quand un buffle marche sur un affleurement rocheux,
On ne voit pas ses empreintes.*

T. M. Aluko, Kinsman and Foreman

CARO ÉTAIT EN COLÈRE. Sitôt que l'une de ses apprenties eut fini de lui lire l'avis de réunion, Caro envoya le papier dans une poubelle à l'autre bout de la pièce. L'épouse d'un politicien allait donner une conférence à l'association de couture, le président avait accepté de l'accueillir à leur prochaine réunion. Bien sûr, le président avait jugé important de préciser qu'elle était aussi la fille d'un tailleur. Un mensonge, Caro en était certaine ! Ces gens-là étaient prêts à tout, même à s'inventer des liens de parenté avec vous si cela pouvait les aider à accéder au pouvoir. Elle était furieuse de devoir perdre son temps à écouter cette femme faire campagne pour son mari. Ce n'était pas pour cela qu'elle payait ses cotisations.

Caro s'approcha de la poubelle placée dans un coin de son atelier de couture. Elle y repêcha l'avis, le déchira en petits morceaux puis sortit les jeter en l'air dans la cour de devant. Elle avait bien l'intention de dire ce qu'elle pensait de tout cela à la prochaine réunion. Personne ne l'écouterait ni ne s'en soucierait. Elles savaient toutes que le président empochait l'argent des politicards qui avaient leurs entrées dans leurs assemblées. À l'approche des élections, les membres elles-mêmes bénéficiaient des largesses de plusieurs candidats soudain très généreux.

Les femmes et les filles de ces derniers poussaient la porte de l'association, chargées de saladiers pleins de riz, de bidons d'huile et de kilomètres d'étoffes imprimées, estampillés du logo d'un parti ou d'un autre et de l'effigie de son candidat. Ces messieurs – ceux qui se présentaient étaient essentiellement des hommes – ne venaient jamais en personne répondre aux questions des couturières sur le programme qu'ils mettraient en œuvre une fois au pouvoir.

Certaines des tailleuses accusaient Caro d'être arrogante parce qu'elle refusait systématiquement le riz et l'huile qu'on leur offrait, et ne consentait jamais à coudre des robes dans l'ankara qu'elle laissait se perdre. Pourtant, elle ne s'estimait supérieure à aucune d'entre elles, non ; la plupart, voire toutes, avaient besoin de ces denrées alimentaires pour nourrir leurs enfants. Par ailleurs, elles savaient qu'elles ne pourraient compter ni sur les candidats ni sur les élus pendant les quatre années d'intervalle entre les élections. Pourquoi ne se gaveraient-elles donc pas de riz et d'huile si c'étaient les seuls « dividendes » de la démocratie à leur portée ? Caro avait beau comprendre cette logique, cela ne rendait pas leurs pratiques moins répugnantes pour autant. Combien de fois les délégués de ces politiciens n'avaient-ils pas promis que l'électricité serait rétablie si celui qu'ils représentaient était élu ? En attendant, toutes les couturières de l'association ne continuaient-elles pas à travailler dans des ateliers alimentés par des générateurs ? À peine deux semaines plus tôt, l'une d'elles était morte asphyxiée dans son sommeil après avoir respiré les gaz toxiques d'une de ces machines. N'était-ce pas la troisième en trois ans ? Quand elle avait appris la nouvelle, Caro avait été incapable de pleurer. Non, c'est la rage qui avait fait battre ses tempes

pendant des jours alors que le souvenir du visage de la victime s'estompaît déjà dans sa mémoire.

Les élections auraient lieu d'ici environ un an. Dans les prochains mois, les affiches de campagne feraient leur apparition ; chaque palissade, chaque mur visible sous un angle ou un autre serait souillé par le sourire et le visage de ces hommes qui transpiraient la malhonnêteté. La dernière fois, le mur de l'atelier de Caro avait été entièrement placardé pour promouvoir la candidature d'un sénateur quelconque, simplement parce que sa cour de devant donnait sur la rue. Il faudrait qu'elle demande à l'un de ses employés de peindre PAS D'AFFICHAGE dessus sans trop tarder. L'un ou l'autre de ses apprentis pourrait s'en charger. Òniqlá, par exemple.

PREMIÈRE PARTIE
LE MEILLEUR RESTE À VENIR

*La rage étouffée s'abat comme le vent, brutale et invisible.
Les gens n'ont pas peur du vent, jusqu'à ce qu'il mette un
arbre à terre. Ils disent alors que trop, c'est trop.*

*Sefi Atta, Le meilleur reste à venir,
trad. Charlotte Woillez, Actes Sud, 2009*

E NIQLÁ DÉCIDA DE FAIRE COMME SI C'ÉTAIT DE L'EAU. Un grêlon en train de fondre. Gouttelettes de brume ou perles de rosée. Peut-être même était-ce un bon présage : une goutte de pluie solitaire tombée du ciel, annonciatrice d'un déluge. Les premières averses de la saison lui permettraient enfin de manger un *àgbálùmò*. La marchande de fruits dont l'étal était installé près de son lycée en avait un plein panier, la veille, mais Ëniqlá ne lui en avait pas acheté. Il avait réussi à se convaincre que c'était parce que sa mère répétait souvent que ces fruits donnaient des crampes d'estomac à qui les mangeait avant les premières pluies. Mais si c'était bien de l'eau, d'ici quelques jours il pourrait lécher le jus sucré et collant de la pomme étoile sur les doigts, mâcher sa chair fibreuse comme si c'était un chewing-gum, en ouvrir les pépins dont il offrirait la pulpe à sa sœur qui en collerait les moitiés sur les lobes de ses oreilles, comme des clips. Il fit semblant

de croire que c'était de l'eau, mais cela n'y ressemblait pas.

Même les yeux baissés, il sentait les regards de la douzaine d'hommes rassemblés autour de la table du vendeur de journaux braqués sur lui. Tous silencieux, pétrifiés – comme les enfants désobéissants qu'un méchant sorcier aurait changés en pierre dans un des contes que son père lui racontait autrefois.

Quand il était petit, Èniolá serrait les paupières chaque fois qu'il avait des ennuis, certain qu'il se rendait ainsi invisible pour tous ceux qu'il ne pouvait voir. Aujourd'hui, même s'il savait que fermer les yeux dans l'espoir de disparaître était aussi stupide que croire à la malédiction des statues de pierre, il ne put s'en empêcher. Sans se volatiliser pour autant, bien sûr. Il n'eut pas cette chance. Le vendeur – un homme qu'il appelait par son nom, Ègbón Abbey – se tenait toujours devant lui et la main qu'il avait posée sur son épaule juste avant de se racler la gorge pour lui cracher au visage était toujours là, elle aussi.

Èniolá toucha son nez et remonta lentement jusqu'à l'endroit où se trouvait le crachat. Abasourdis par cet incident inattendu qui avait perturbé leur routine, tous, même Ègbón Abbey, semblaient retenir leur souffle et attendre la suite. Personne ne songeait à narguer les fans de Chelsea à propos de la pâtée que Tottenham leur avait mise la veille au soir. Personne ne discutait de la lettre ouverte d'un journaliste doublé d'un politicard qui accusait ses rivaux de prendre des bains de sang humain pour conjurer les mauvais esprits. Le silence s'était fait à l'instant où la salive du marchand de journaux avait atteint le visage d'Èniolá. Les habitués qui se retrouvaient chaque matin pour se chamailler au sujet des gros titres de l'actualité n'avaient d'yeux que pour

lui et guettaient sa réaction. Ils ne demandaient qu'à le voir frapper le vendeur, lui hurler des insultes, se mettre à pleurer ou mieux encore lui cracher à la figure à son tour. Quand la main d'Eniqlá se posa enfin sur son front, il s'aperçut qu'il n'avait pas été assez rapide. Le glaviot avait coulé sur l'aile de son nez, laissé une trace visqueuse et humide sur sa joue et il n'était plus question de l'en déloger d'une chiquenaude.

Il sentit quelque chose effleurer sa joue et sursauta, bousculant la table chargée de journaux. Autour de lui, deux ou trois hommes s'excusèrent en s'écartant tandis qu'Eniqlá se rattrapait au bord de la table pour ne pas tomber. L'un d'eux avait approché un mouchoir bleu de son visage.

— *Hìn sè, sir*, dit-il en le prenant, sincèrement reconnaissant même si le mouchoir était déjà maculé de traînées blanches qui s'en détachèrent au moment où il le posa sur sa joue.

Eniqlá scruta la petite assemblée d'hommes et reprit courage quand il s'aperçut qu'il ne s'y trouvait aucun élève de son lycée. Les habitués qui se pressaient autour des journaux étaient tous des adultes. Déjà en tenue de travail, certains tiraient sur leur cravate trop serrée ou leur veste mal ajustée. Beaucoup portaient des pulls ou des vestes Bombers zippées jusqu'au menton. Parmi les plus jeunes, qu'il devait généralement appeler par leur prénom – précédé de « brother » s'il ne voulait pas se prendre un coup sur la tête –, la plupart étaient diplômés d'universités ou d'instituts de formation. Ceux-là traînaient autour du stand d'Ègbón Abbey toute la matinée, lisaient les journaux, se chicanaien, recopiaient des annonces d'emplois dans leurs carnets ou sur des morceaux de papier. De temps à autre, ils

aidaient le marchand si celui-ci avait besoin de monnaie, mais aucun ne lui achetait jamais rien.

Quand Ēniqlá voulut rendre le mouchoir à son propriétaire, ce dernier agita la main en signe de dénégation et se mit à feuilleter un exemplaire d'*Aláròyé*. Du moins aucune des personnes présentes ne raconterait à ses camarades que le vendeur l'avait toisé avec dédain pendant une minute entière avant de lui cracher au visage. Si vite qu'il n'avait pas pu esquiver à temps. Si brusquement que le silence avait remplacé les éclats de voix qu'on entendait habituellement d'un bout à l'autre de la rue. Du moins Paul et Hakeem, qui vivaient aussi dans cette rue, n'étaient pas là pour assister à cette humiliation. Après avoir vu une vidéo de Klint da Drunk dans *Night of a Thousand Laughs*, Paul avait décidé qu'il voulait provoquer le rire, lui aussi. Depuis ce jour, dès qu'un professeur était absent, Paul se mettait à tituber dans la salle de classe, se cognait aux chaises, aux pupitres, et s'amusait à dénigrer ses camarades.

Ēniqlá posa la main sur sa joue pour la débarrasser de toute trace résiduelle et laisser sa peau intacte. Quand il passerait devant la maison de Paul en rentrant chez lui, le moindre soupçon de salive suffirait à déclencher une heure de moqueries publiques cet après-midi. Par exemple, il raconterait qu'Ēniqlá bavait dans son sommeil ou qu'il ne s'était pas lavé avant de mettre son uniforme et que sa famille ne pouvait même pas se payer du savon. Les rires fuseraient ; lui aussi, il ricanait quand Paul s'en prenait à d'autres élèves. La plupart de ses blagues n'étaient même pas drôles, mais il suivait le mouvement pour éviter d'être la malheureuse victime du jour. Ēniqlá riait à chaque fois que Paul ouvrait la bouche. Quand ce dernier changeait de cible, il choisissait souvent une fille qui ne s'était pas

esclaffée avec les autres. La plupart du temps. Il y avait eu ce terrible après-midi où Paul avait cessé de railler une camarade à cause de ses chaussures en lambeau pour faire remarquer à la classe que le front d'Eniqlá ressemblait à une grosse mangué bombée. Alors qu'il se moquait de la fille avec les autres, l'hilarité générale était repartie de plus belle – des rires qui le poursuivraient dans son sommeil pendant des mois. Pourtant, il n'avait même pas pu s'empêcher de continuer à ricaner, ni quand il avait senti sa gorge se serrer et les larmes lui monter aux yeux, ni quand ses camarades s'étaient tus à l'arrivée de la professeure de chimie qui était revenue à l'improviste quelques minutes avant la fin de son cours précédent. Il avait ri jusqu'à ce qu'elle lui ordonne d'aller s'agenouiller dans un coin, face au mur.

Sans miroir, impossible de savoir... non. Non. Il n'allait pas demander à l'un des hommes qui l'entouraient de confirmer que son visage ne portait plus aucune marque de crachat. Pas question. Sans plus chercher à cacher sa joue, Eniqlá scruta l'immeuble à trois étages. La famille de Paul vivait au deuxième où elle partageait un quatre pièces avec deux autres familles et une vieille femme à qui on ne connaissait aucun parent proche ou éloigné. Elle était justement dehors, devant la maison, et donnait du grain aux poules qui picoraient dans le sable en caquetant à ses pieds. Pas de Paul en vue. Peut-être était-il déjà en route pour le lycée ? Il pouvait tout aussi bien se trouver dans l'escalier ou dans le couloir et sortir juste au moment où Eniqlá s'approcherait de la porte.

Eniqlá cacha son front et son nez sous l'arrondi de sa paume en appuyant très fort sur l'os nasal, comme pour le faire disparaître dans son crâne. Et s'il se contentait

de passer en courant ? Tout était la faute de son père. Tout. Les méchancetés que Paul pouvait dire de lui, les habitués du stand de journaux qui regardaient les poings serrés d'Eniqlá comme s'ils s'attendaient à ce qu'il frappe le vendeur, et même la rage de ce dernier. Surtout cela. C'était son père qui devait aujourd'hui mille nairas à Ègbón Abbey après avoir passé des mois à acheter à crédit *The Daily* tous les jeudis pour y lire toutes les offres d'emploi. C'était lui qui avait insisté le matin même pour que son fils Eniqlá aille quémander encore un numéro sans payer. L'infâme crachat gluant aurait dû coller à sa peau à lui.

Le vendeur de journaux était assez près du garçon pour qu'il sente son haleine. Mais l'odeur pouvait aussi bien venir de son propre visage. Même s'il avait enlevé presque toute la salive qu'il avait reçue, cette odeur ne le quittait pas. Ègbón Abbey toussa, Eniqlá se raidit et attendit la suite. Qu'est-ce que cet homme pouvait lui infliger de plus ? Un coup de poing dont il ne pourrait pas cacher la marque avant de rentrer chez lui, si bien qu'un bleu ou un nez cassé trahiraient la violence qu'il avait subie ?

— Tu voulais *The Daily*, àbí ? Óyá, prends-le, dit le marchand en faisant claquer un exemplaire du journal roulé sur le bras d'Eniqlá. Mais si je vous revois ici, toi ou ton père, *ehn* ? Dis-le à ton père. Explique-lui – et tu as intérêt à ce qu'il le comprenne – que si vous revenez, je t'en ferai voir de toutes les couleurs avec ce poing-là. Tout le monde pensera que tu es passé sous un camion. Je te préviens maintenant, comme ça tu éviteras qu'il t'arrive malheur.

Eniqlá aurait voulu lui ouvrir la bouche de force et lui faire avaler son journal. Il aurait voulu le jeter par terre dans le sable rouge, et le piétiner jusqu'à ce que

toutes les pages soient déchiquetées ou au moins pouvoir tourner le dos à Ègbón Abbey. Voilà le genre de traitement que lui réservaient tous les adultes, même ses parents. Il ne recevrait pas d'excuses pour l'accès de rage dont il avait été victime ; jamais le marchand n'aurait admis que lui cracher dessus était mal, il aurait préféré boire l'eau du caniveau ! Le journal était censé tenir lieu d'excuses.

— Tu t'es changé en statue ? demanda Ègbón Abbey en lui taquinant la poitrine avec *The Daily*.

Un jour, bientôt, son père aurait à nouveau de l'argent et l'enverrait acheter de la presse. Ce jour-là, Èniolá ferait le trajet jusqu'à Wesley Guild pour aller au stand qui se trouvait devant l'hôpital. Sur le chemin du retour, il passerait devant la table d'Ègbón Abbey en feuilletant ostensiblement le journal pour qu'il le voie, ce mauvais homme. Mais avant cela, il fallait que son père trouve l'offre d'emploi dont il avait besoin. Aussi Èniolá prit-il le journal en marmonnant ce qui aurait pu passer pour un « merci », puis il se mit à courir. Pour fuir le marchand et sa mauvaise haleine, pour s'éloigner de la maison de Paul et de la vieille femme qui se débattait avec un poussin qu'elle cherchait à attacher avec un lambeau d'étoffe rouge. De plus en plus vite, et il dévala la rue en pente jusqu'à sa maison.

*

Son père semblait tourner les pages du journal du bout des doigts. Ou du bout des ongles – Èniolá ne voyait pas bien de l'endroit où il se tenait, près de la porte. Quelles précautions il déployait alors qu'il s'était lavé les mains deux fois ! Il avait refusé de les sécher autrement qu'à l'air libre, déclinant un chemisier en dentelle que la

mère d'Ēniqlá avait sorti de la boîte spéciale destinée à sa collection de soieries ajourées et d'*aşo-òkè*¹. Non, il avait arpenté la pièce dans tous les sens possibles – du mur jusqu'au lit, du lit jusqu'au matelas posé à même le sol, du matelas jusqu'au buffet où étaient rangées les casseroles, les assiettes et les tasses – les bras en l'air, jusqu'à ce qu'aucune trace d'humidité ne subsiste sur sa peau. Il avait même vérifié en se tapotant les paupières avant de demander à son fils de lui donner *The Daily*. Quand ils en avaient dix numéros, ils pouvaient les échanger contre de l'argent ou de la nourriture en faisant affaire avec les femmes qui vendaient des cacahuètes, des ignames frites ou du *boli* dans leur rue ou celle d'à côté. Ēniqlá préférait acheter à manger, surtout à la vendeuse de *boli* dont les bananes plantain étaient rôties juste à son goût, croustillantes à l'extérieur et fondantes à l'intérieur. Mais ses parents voulaient toujours en tirer de l'argent, et plus les journaux étaient propres, plus les vendeuses en donnaient cher.

Son père n'était pas assez vieux pour avoir les cheveux gris. C'est du moins ce que décréta la mère d'Ēniqlá le jour où elle arracha les premiers de la tête de Báami, ajoutant que si elle les prenait tous à la racine, ils repousseraient encore plus noirs qu'avant. Pourtant, l'année dernière, la chevelure de Báami avait changé de couleur en un mois. Le gris s'était propagé très vite à partir de ses tempes pour gagner chaque centimètre carré de sa tête, au point qu'Ēniqlá devait à présent regarder les photos d'autrefois pour se rappeler à quoi ressemblait son père, avant.

1. Bande d'étoffe tissée que les femmes portent enroulée autour de la tête (N. d. T.).

Sur l'une des photos dont le papier froissé s'écaillait, Báami se tient près d'une porte et fixe l'appareil d'un regard sévère, comme s'il mettait le photographe au défi de rater le cliché. Ses cheveux sont noirs partout, même sur les tempes. Une raie sur le côté laisse apercevoir un peu de son crâne luisant. Les mots « Principal adjoint » s'étirent en cursives dorées et tiennent tout juste sur la plaque noire fixée à la porte. En dessous, tapée sur une feuille de papier rectangulaire qu'on aurait dit fraîchement collée sur la porte dont elle serait bientôt arrachée, il y avait le nom de son père – Mr Bùsúyì Òní. L'image montre un Báami qui se tient bien droit, les épaules très en arrière. Èniqlá se demanda si son sourire n'indiquait pas que ses omoplates devenaient douloureuses. Au fil des ans, Báami avait cessé de braquer son regard sur les gens et sur l'objectif des appareils photo. Seule la mère d'Èniqlá insistait encore pour que son mari la regarde dans les yeux lorsqu'il lui parlait. Quand c'était à Èniqlá ou à sa sœur qu'il parlait, il semblait s'adresser à leurs pieds et ses prunelles s'agitaient fébrilement comme s'il n'en finissait pas de compter leurs orteils.

Il replit *The Daily* et se racla la gorge.

— Et les légumes qui poussent à foison dans le jardin derrière la maison, si tu les vendais ? Je pourrais t'aider à les cueillir...

— Non, non, non, il n'y aura pas moyen de vendre ça, Bàbá Èniqlá, répondit sa femme, regarde ton journal, s'il te plaît. Tu as bien vérifié toutes les annonces du début à la fin ?

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Èniqlá.

Son père se mit à tourner les pages sans répondre à leurs questions. Èniqlá aurait bien voulu sortir de la pièce pour aller se laver le visage, mais il se sentait obligé de rester avec ses parents. De plus, comme tout le monde

avait fait sa toilette pour la journée, sa mère avait rangé le savon dans une de ses innombrables cachettes. S'il le lui réclamait maintenant, elle voudrait savoir pourquoi. Elle ne lui laisserait aucun répit jusqu'à ce qu'il lui donne une explication. Elle le forcerait à lui révéler ce qui s'était passé et elle parvenait toujours à ses fins. Èniqlá savait que s'il lui racontait, elle se précipiterait chez le marchand pour lui cracher toute sa salive au visage. Il voulait éviter cela. Oh, il aurait adoré voir Ègbón Abbey essayer d'esquiver la colère de sa mère, mais cela signifierait aussi que d'autres gens apprendraient qu'il avait été humilié ce matin-là. Il n'avait pas vraiment besoin de savon. Peut-être pourrait-il simplement se rincer le visage et frotter sa peau avec une éponge comme il le faisait quand il n'y en avait plus.

Il serait bien allé dans le jardin de derrière tout de suite, mais Bùsólá n'était pas avec eux. Occupée à balayer la cour, peut-être, à faire la vaisselle ou à récupérer la casserole dans laquelle sa mère avait préparé l'*àmàlà* hier soir. Il valait mieux attendre qu'elle soit revenue, Èniqlá ne voulait pas laisser son père seul avec son journal. Il restait avec lui chaque fois qu'il le pouvait, pour qu'il ne soit pas livré à lui-même. Bien sûr, sa mère était là, mais son comportement était étrange. Assise au pied du lit, elle ne cessait de plier et de déplier le chemisier qu'elle avait sorti pour son mari quelques instants plus tôt.

— Personne n'achète de feuilles de *gbúre*, dit-elle. Il y en a partout dans le jardin maintenant mais personne n'en veut. Même les chiens et les chèvres ont des feuilles de *gbúre* dans leur jardin.

Èniqlá s'adosa au mur ; peu importait que chaque centimètre du jardin, chaque surface de cette pièce soit couverte de *gbúre*, qu'il lui en pousse sur la tête à la

place des cheveux et aussi sur le front de ses parents. Combien sa mère pourrait-elle en tirer, de toute façon ? Pas assez pour payer les frais de scolarité de Bùsólá ni les siens. Il le savait puisqu'il avait essayé d'en vendre à la criée pendant les vacances. Il avait eu beau arpenter les rues qui menaient à l'hôpital, sillonner le marché près du palais et longer plusieurs fois le palais lui-même avant de descendre jusqu'à l'Église Apostolique du Christ près de la brasserie, il était rentré à la maison avec plus de la moitié de la cargaison.

Son père se mit à tousser. Ce qui commença comme un simple raclement de gorge ne tarda pas à secouer ses épaules de façon convulsive tandis qu'il luttait pour reprendre son souffle. Sa mère jeta le chemisier sur le lit et s'empressa de remplir un gobelet à ras bord, laissant une traînée d'eau sur son sillage quand elle s'approcha de lui. Après le lui avoir donné, elle resta près de lui, une main sur son épaule. Il avala l'eau d'un long trait mais la toux persista jusqu'au moment où, agrippant ses genoux à deux mains, il se leva pour aller s'asseoir sur le lit.

— Toi, quand est-ce que tu te mets en route pour le lycée ? demanda la mère d'Ëniólá en frottant le dos de son mari dont les quintes s'espaçaient.

— Je... j'attends de voir si Báami trouve quelque chose dans le journal.

— Prends ton sac et vas-y tout de suite, *jàre*, lui ordonna-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, dit son père en pointant son doigt vers lui, j'ai déjà trouvé une opportunité prometteuse, très prometteuse, Ëniólá. Je vais écrire ma lettre de candidature aujourd'hui.

— Je peux t'aider à la poster, dit Ëniólá.

— Ça ne sera pas nécessaire – ta mère s'en chargera quand elle ira au marché.